

Des jets de vie par saccades

SAINT-GERVAIS •

Créé en 1997 à Genève, le Boucher espagnol de la Compagnie Alakran frappe de plus belle.

Lorsque l'on sectionne une artère -une manière assez radicale de toucher à l'essence de l'existence- le sang ne coule pas de façon continue, mais par jets, abondants, chauds et saccadés. *Le Boucher espagnol* de Rodrigo Garcia, mis en scène par Ocar Gomez Mata, c'est ça: des tranches de vie familiale, à même l'étal, hâchées comme le sont les souvenirs, colorées aux images kitsch des émissions TV et gorgées d'absurde jusqu'à l'excès. «J'aime la musique et j'aime la violence», lance la mère, gants de boxe aux poings. Image d'épinal d'un Sud condamné à l'outrance? Peut-être. Mais l'occasion également d'une critique mordante et hilarante de nos dérives présentes -l'humanitaire bon marché- et de notre manie généralisée à trouver refuge dans le passé.

Assis sur le canapé entre un père demeuré, mais plutôt bien membré (Yeah!) et une mère palpatrice et givrée, le fiston (Pierre Mifsud) annonce une névrose programmée. Car, même s'ils ne sont que fantômes nés du souvenir, les géniteurs (Delphine Rosay et Oskar Gomez Mata) ont le come-back méchamment envahissant: des luttes à couteaux tirés aux tangos passionnés et passionnés, du mignotage dégoulinant au multipack «cris et coups», ils déploient tout l'arsenal des parents frappés. Frappés, mais pas fourbes: au sol, sur les sièges, des habits de bébés sont dispersés; au-dessus du plateau, des poupées, des hachoirs et des lames sont suspendues comme autant de trophées; quant au fond de scène, il accueille côte à côte le *punching ball* et l'étal ensanglanté. Ainsi, pas de sciure pour dissimuler le sang, le désordre mental est dévoilé d'entrée. Et la jouissance, aussi, de tout bousculer.

C'est que, pour le fiston fasciné, la tentation serait grande d'évoquer sans arrêt Tita Merelo, star de la télévision argentine. Son souvenir est si sucré! Mais la poigne paternelle et le tranchant maternel explosent continuellement le fantasme à peine ébauché et le rejeton est quitte de tout recommencer. Redire, refaire, reprendre: bourré d'incises et de propositions avortées, le récit fêlé s'enfle des mille ruisseaux nés de la mémoire, cérébrale et surtout sensorielle, jusqu'à déborder durant la scène du mariage. Là, la *world music* de Sting, l'hélicoptère de Niki Lauda, les quinze mille Noirs importés pour être gavés et les journaux à sensation signent une sorte d'apothéose de la dérision.

En fils coincé et dévoué, Pierre Mifsud fait des merveilles. Son blouson de toile ajusté et régulièrement verrouillé -fermeture éclair, pression des manches, des poches- témoigne autant de l'enfermement dans lequel il a été confiné que ses incessantes allusions au poste de télé. On rit souvent de cette vie par procuration, mais on se contente de sourire lorsqu'emmené en voiture par son père sur les lieux des match de boxe, il savoure le trajet comme une liberté volée. Aux côtés de ce digne héritier des Deschiens, le couple Mata-Rosay s'aime, se déchire, se déchaîne à grands traits. Ils ont l'artifice vrai et le jeu formidablement innervé. Plus que le Sud en côtelettes, *Le Boucher espagnol* sert bien, sur l'assiette et en musique (Bellwald), un généreux morceau du chaos de la planète.

MARIE-PIERRE GENECAND

Le Boucher espagnol, de Rodrigo Garcia, mise en scène d'Oskar Gomez Mata, à l'Atelier du Théâtre Saint Gervais, (5, rue du Temple, Genève), jusqu'au 10 octobre. Rés.: ☎ 022/908 20 20.